

Mon ami le banc

Dernièrement, traversant le hameau qui m'a vu naître et dans lequel j'ai passé toute mon enfance et adolescence, comme à l'accoutumée et de façon instinctive, mon regard s'est posé sur le banc. Je restai figé, interloqué et submergé par une intense émotion et beaucoup de tristesse. Tout un passé proche et lointain à la fois défilait dans ma tête à une allure vertigineuse, un passé fait d'un mélange de joies et de peines. Du banc, il ne restait qu'un amas informe de bois vermoulu dont les intempéries faisaient leur régal.

Le banc était mort ! Entraînant avec lui près de quatre-vingts ans d'histoire de personnes ayant vécu d'une façon rude mais authentique et sincère derrière ces épais murs de pierre. Une des dernières mémoires vivantes de nos campagnes disparaissait. Ce n'était pas uniquement un banc sur lequel on s'asseyait pour se reposer, non, il avait bien d'autres rôles. Témoin et confident muet de multiples événements (bons ou mauvais), la présence des uns ou des autres sur sa carcasse fatiguée signifiait toujours quelque chose. Selon les saisons, la météo, les jours de la semaine, l'heure de la journée et les personnes présentes, avec un peu d'observation, on pouvait deviner les sujets traités.

Bref, le banc jouait entre autres un rôle social et d'information ; un lieu de rassemblement et d'échange compensant largement un isolement librement et salutairement consenti par cette poignée de personnes vivant ici ; une sorte de mutualisation des joies et des peines subies par les uns ou les autres. S'asseoir sur le banc en solitaire ou en collectivité n'était jamais anodin. Lieu de repos, de détente du corps et « vide-tête », chacun pouvait y trouver une partie de réponse à ses tracasseries et états d'âme du moment.

Les réflexions que je vous livre sur le rôle du banc dans le milieu paysan ne peuvent se résumer et être interprétées comme un raccourci passéiste et une sorte de nostalgie du temps « d'avant ». J'eus la chance, quelques mois avant sa disparition, de converser, dans un langage qui était le nôtre, avec le banc bien fatigué par son grand âge et ses multiples activités.. Je restai étonné et interloqué par sa vivacité d'esprit et son humour parfois acerbe mais toujours

approprié aux scènes et événements dont il fut à la fois acteur et témoin. Je vous demande de prendre connaissance de son récit tel qu'il me fut livré :

« J'aurai bientôt fêté mes quatre-vingts ans... J'étais né après les affres de la Première Guerre mondiale d'une mère inconnue et d'un père bûcheron. Taillé et façonné donc à la hache, je n'aurais certainement pas vu le jour si la loi Veil (droit à l'avortement) eût existé ! Je n'étais ni infirme ni handicapé mais pas joli. De toute façon, ma venue ne me destinait pas à parcourir les salons de beauté mais elle m'orientait vers des fonctions hautement plus nobles et plus utiles. Né de mère inconnue dis-je ? Pas totalement. J'avais vu le jour dans un tronc d'érable deux fois centenaire dur et noueux à vous plier le fil de la hache ! Mon apparence solide et rustique indiquait donc mon orientation. Je serai un « banc d'extérieur ». Oui, un banc d'extérieur mais rural, campagnard, un banc de paysan par opposition à un banc d'extérieur que l'on rencontre dans les parcs en ville. La clientèle n'est pas la même et les postérieurs qui viennent caresser votre bois sont totalement différents et n'ont pas du tout la même saveur !

Seul dans mon coin, il fallait que je me prépare à une rude carrière presque monacale en subissant les aléas climatiques des saisons contrairement à mes semblables ruraux installés à l'intérieur avec des fonctions bien précises comme dans les églises, les écoles, les mairies, les salles de spectacle... Bien cirés et encaustiqués, des bancs « spécialisés » donnant un maximum de confort aux fessiers qui les fréquentent mais ôtant toute la saveur de la diversité d'un banc polyvalent accueillant, lui, des postérieurs aux motivations différentes... On pourrait faire une comparaison avec le médecin généraliste et le spécialiste, ce n'est pas du tout le même boulot, les mêmes contraintes et motivations...

Il faut également souligner que la majorité des bancs d'intérieur spécialisés sont payants, pas les bancs d'extérieur dits « publics ». Cette remarque peut être considérée comme une injustice dans la société des bancs. Pourquoi certaines rondeurs charnelles auraient-elles le droit de faire subir leur poids et leurs émanations (pour ne pas utiliser d'autres qualificatifs) gratuitement à certains bancs et à d'autres non ? En ce qui me concerne, cette différence ne m'a jamais tracassé ou perturbé dans l'exercice de mes fonctions, considérant qu'un postérieur quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, jeune ou vieux, charnu ou sec, aux différents parfums, garde toujours les mêmes considérations et notamment le droit de s'asseoir, besoin naturel incontestable.

Et que dire des bancs installés dans les palais de justice, les tribunaux ? Selon que vous

serez assis sur l'un ou l'autre, la spécificité du siège vous désignera accusé ou accusateur. « Faire attention où l'on pose ses fesses ! ». Je ne peux passer sous silence les bancs d'église. Au fil de ma longue carrière, j'ai souvent conversé avec mes semblables pour connaître quels effets et sensations pouvaient leur procurer le fait de recevoir les chastes et pieuses fesses de bigotes inconditionnelles abonnées à cet édifice ? Sachant que la fréquentation des églises ne se limite pas uniquement à cette catégorie de personnes (mariages, baptêmes, funérailles), les réponses qui me furent données sont toujours restées évasives pour ne pas dire équivoques et même parfois tendancieuses ! Comme quoi les croyances et les mystères de Dieu ne peuvent trouver de réponses catégoriques sur les bancs patinés des églises. Cette réflexion n'engage que la parole d'un modeste et polyvalent banc rural que je suis !

J'ai donc passé toute ma vie au même endroit. Un coin idéalement bien choisi, accueillant en toutes saisons, pas trop chaud l'été mais bien à l'abri des vents, fournissant un certain confort quand les froids mordants enveloppaient la campagne. Il faut vous dire que je recevais moins de visites durant la saison hivernale... Je m'ennuyais un peu mais, que voulez-vous, mes activités réduites c'était une façon d'hiberner, souvent recouvert d'une épaisse couche de neige qui protégeait ma rude carcasse.

Les hivers d'autrefois étant nettement plus rigoureux que les actuels, les saisons rythmaient la fréquentation en genre et en nombre de ma clientèle. Je recevais deux catégories bien distinctes de fessiers : les fidèles et adeptes inconditionnels avec des visites quasiment journalières et puis des fessiers moins assidus et même de passage qui venaient caresser mon bois pour des raisons bien précises et ponctuelles. Cette diversité, j'aimais. Elle ajoutait une note souvent inédite à mon existence et épiçait mon morne quotidien. Il est évident que les parties charnues des uns m'intéressaient plus que celles des autres (pour les motivations et les raisons de leur présence bien entendu!).

Dans certaines familles, j'ai vu défiler quatre générations souvent assises côte à côte sur ma vieille carcasse. Du bébé dans les bras de sa mère aux arrière-grands-parents usés et tordus par toute une vie de labeur, vous pouvez imaginer que les motivations de leur présence n'étaient pas les mêmes, mais tout le monde avait sa place. J'ai même vu une personne d'un certain âge avoir, d'une façon implicite, sa place réservée, faisant l'objet d'un ayant-droit lors de son arrivée . Les retrouvailles sur mon dos dont j'ai gardé le meilleur souvenir sont, à n'en pas

douter, ces rencontres improvisées sans thème bien déterminé rassemblant des personnes de tous âges, abordant, de façon désordonnée, des sujets divers, des discussions où, de façon naturelle, chacun donnait libre cours à ses talents d'animateur, provocateur, porteur d'informations douteuses... Des joutes verbales hautes en couleur, pouvant se terminer par l'abandon de certains protagonistes quittant la scène en jurant, pestant et criant des jurons et noms d'oiseaux en langue d'oc, que je n'oserais traduire ici !

Heureusement, j'ai connu des moments beaucoup plus calmes et détendus, notamment les jours d'été quand la fraîcheur du soir vient tempérer les fortes chaleurs de la journée. Durant la période des foins, les paysans, éreintés par de longues heures de labeur sous une implacable canicule, s'accordant un petit moment de répit et de repos, venaient comme par habitude s'asseoir lourdement sur ma vieille carcasse, avant d'allonger leur corps fourbu de fatigue, pour un sommeil réparateur. Ces instants étaient beaucoup moins bruyants que ceux évoqués précédemment. On parlait de la pluie et du beau temps, des petits soucis journaliers des uns et des autres ; on n'avait pas envie d'élever la voix afin de ne rien ajouter à la lourde fatigue de chacun. Seule, une poignée d'enfants gais et insouciants riaient et jouaient autour du banc, apportant une note joyeuse et une grande promesse d'avenir dans ce rude monde de paysans avant que le manteau de la nuit ne disperse tout le monde.

Si je ne t'ennuie pas trop, poursuivait le banc, il faut que je te dise un mot de ces moments festifs se déroulant autour de moi : la fête du village, la fête du cochon, les réunions familiales (baptêmes, communions, mariages, anniversaires...). Sous diverses formes, j'étais mis à contribution lors de ces événements. Cela me changeait un peu de la routine quotidienne vu l'inconnu et la diversité des parties plus ou moins charnues qui caressaient mon bois ! Quand la météo le permettait, on organisait l'apéro autour du banc. : une table et quelques chaises rapidement sorties et me voilà transformé en banc de bar, entouré et envahi par un essaim de personnes et une cacophonie de bric et de broc avant que revienne un calme réparateur et l'arrivée sur mon dos d'une volée de moineaux chargés de figoler un sommaire ménage. Lors de fêtes du village, j'ai même servi d'estrade musicale, les deux ou trois musiciens exerçant leurs talents d'animateurs debout sur ma carcasse.

Lors d'une campagne électorale, j'ai même dû subir la pression des godasses d'un candidat aux urnes, perché sur mon dos afin de mieux faire entendre à un auditoire relativement

clairsemé ses arguments et vagues promesses électorales.

J'ai également servi de table de jeux de façon régulière pour une poignée de gamins qui, en période de vacances, faisaient du coin banc un lieu privilégié de retrouvailles pour laisser libre cours à leur trop plein d'énergie et à leur naïve imagination juvénile.

Il n'y avait pas que les enfants qui jouaient. J'ai souvenance de certaines parties de cartes organisées autour de moi, très passionnées suivies par une poignée de spectateurs qui se délectaient des échanges verbaux hauts en couleur (pour ne pas dire autre chose) entre les participants. Dans le public présent, se trouvaient toujours quelques spécialistes pour entretenir les flammes de la discussion et mettre un peu d'huile sur le feu lorsque celui-ci avait tendance à baisser d'intensité : tout un art et un vrai spectacle !

J'ai servi aussi d'étal de foire lors du passage de ces colporteurs faisant du porte à porte en proposant toutes sortes de tissu destinés à confectionner des vêtements par les femmes les plus douées en couture (à la campagne, le shopping n'existait pas ! Pas le temps ni les magasins). Le banc faisait office de présentoir, permettant de faire son choix parmi les coupons alignés côte à côte. »

Arrivé à ce stade du récit, je sentis que mon ami le banc avait besoin d'un temps de repos. Ce à quoi il me répondit qu'il aurait largement le temps de se reposer prochainement et qu'il aimerait bien me faire encore part de certains moments ou événements beaucoup plus intimes, inattendus, inédits, amusants dont il avait été le témoin et complice involontaire bien entendu. Et, sans attendre ma réponse, mon ami enchaîna sa narration en utilisant un langage de circonstance, beaucoup plus « fleuri » que le précédent.

« Il fallait que la météo soit vraiment mauvaise pour que cette personne, adepte inconditionnelle de ma présence, ne me fasse sa visite quotidienne. Il serait trop long de développer toutes les raisons et événements qui la poussaient à venir me voir. Je garde de ce monsieur, maintenant disparu, une silhouette tassée et déformée par des années de dur travail venant tous les jours rouler et fumer sa cigarette de « gris » et boire au « galet » son coup de rouge ! Derrière ses profondes rides en partie cachées par une grosse moustache grise et des sourcils broussailleux, son regard avait gardé une expression d'intelligence, de bonté et de gentillesse que j'ai rarement pu observer sur d'autres visages.

J'ai connu quelques moments désagréables, notamment lors des festivités où certains sujets venaient régurgiter et me parfumer de leur trop plein stomacal ! J'ai assisté à beaucoup de caprices juvéniles ; cette gosse, d'aspect fragile, qui ne prenait de vrais repas que s'ils lui étaient servis sur le banc, Ou telle autre qui ne consentait à faire ses devoirs d'école ou apprendre sa récitation qu'assise sur le banc. Quand la météo était clémente, pourquoi pas ? Dans le cas contraire, j'ai vu les parents s'équiper de parapluie ou d'une vieille couverture pour satisfaire le caprice de leur rejeton !

Et que dire de cette sexagénaire et de ses extravagances ? Perpétuellement habillée de noir, sèche comme un os, qu'on surnommait « la breicho » (la sorcière) étant donné qu'on lui attribuait certains pouvoirs maléfiques capables de répandre le malheur dans la famille (il faut que je vous dise que, personnellement, je n'ai jamais rien senti d'anormal à son contact). En revanche, une chose est sûre : les nuits d'été et seulement les soirs de pleine lune, lorsque je me retrouvais seul, elle apparaissait, silencieuse comme une ombre, s'asseyait, « passait » son vieux chapelet, marmonnait avec l'au-delà sans que je ne puisse jamais comprendre le sens de son message. Elle s'excitait parfois jusqu'à donner de violents coups de poing sur ma dure carcasse. Sa séance ne durait pas plus de cinq minutes, elle repartait aussi discrètement qu'elle était venue. Une remarque à laquelle je n'ai jamais trouvé de réponse : malgré l'utilisation de son chapelet, je ne lui ai jamais vue faire le signe de la croix. L'étrange visite de la dame en noir les soirs d'été de pleine lune restera pour moi un mystère.

Je ne voudrais lasser personne avec mes récits d'anecdotes ayant émaillé ma longue carrière de banc de campagne. Je vais clore mes confidences par une note plus légère, plus intime, qui peut paraître aux oreilles de certains coquine et même grivoise mais tellement vraie et humaine. Je veux parler des tendres échanges qui venaient agrémenter mon quotidien surtout en période de vacances : les premiers baisers échangés (ou volés), les frissons et la découverte de sentiments naissants... Des rendez-vous intimes à des heures insoupçonnées dont je ne peux détailler le déroulement... Ah oui, une aventure à citer de part sa « haute moralité » que j'ai baptisée « la Veuve joyeuse ». Cette jeune femme ayant perdu prématurément son mari qui, ayant versé sur mon bois des quantités de larmes à remplir une baignoire, se consolait, quelques semaines après, au même lieu, de la perte de son cher époux ! Il faut vous dire que ses plaintes n'avaient pas du tout la même consonance ! Que voulez-vous, il faut bien que le deuil se fasse. Pour ma part, caressé par toutes ces tendres parties du corps, j'ai adoré ces moments. On a beau

être en bois, il est parfois difficile de rester de marbre... »

C'est sur ces commentaires personnels que mon ami le banc mit un terme à son récit.

Sorte de pèlerinage, j'ai voulu revoir l'endroit où mon ami le banc avait longuement exercé ses fonctions. Comme la fois précédente mais pour d'autres raisons, je restai surpris et peiné par ma vision. A la place du vieux siège, trônait un nouveau banc moderne de couleur blanche, en matière synthétique imputrescible, lisse et froid. Là étaient assises trois personnes d'âges différents. Trois personnes qui se connaissaient peut-être mais qui semblaient totalement s'ignorer, chacune plongée dans son propre univers : une jeune dame, le smartphone scotché à son oreille, un ado maniant sa tablette avec une dextérité déconcertante et un monsieur complètement absorbé par l'écran de son ordinateur. La formule de politesse que je leur adressais au passage sembla même les déranger. Par respect pour mon vieil ami le banc, je hâtai le pas.

